

Au risque de la métamorphose

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Comment oser peindre dans un monde où l’art contemporain en France peine à inventer une place pour la peinture ? Comment peindre le monde actuel qui croule sous les images ? Des nouveaux médias aux écrans de télévision, des magazines aux écrans de pub, il n’y a guère de lieux où l’on puisse s’abstenir de voir des reproductions de toutes sortes. Christophe Hohler n’y échappe pas plus que tout un chacun. Mais il essaye de s’observer en train de regarder. Il photographie ce qu’il voit, vite, pour prendre des empreintes lumineuses, comme bloc-notes et puis aussi, affirme-t-il, parce que ces images volées sont belles. Les disputes théoriques se délitent quand s’ouvre l’espace pictural. Christophe Hohler n’ignore pas le défi un peu illusoire de son ambition, lui qui se dit faiseur d’images. Il aime à dire que ses toiles ne sont que des images, même s’il se trompe, elles sont bien plus que cela, elles sont bien plus complexes, sauvages, rudes, violentes que ne le seraient des images. Il joue avec elles, tente de les apprivoiser sans jamais cesser de se heurter à cette cristallisation. L’image peinte qu’il aime tant chercher sur la toile, cette image-là risque à chaque fois de se briser sous trop de traces. Il connaît le jeu pervers de la séduction illusionniste. À trop chercher la subtilité, à trop finir, à laisser la surface se couvrir d’un épiderme tactile, il sait désormais reconnaître le moment où se ferme la porte de la peinture, en tâchant d’éviter de tomber dans l’artifice de la narration.

Christophe Hohler, 2006

En mai 2002, Christophe Hohler m’avait demandé de lui écrire un texte pour l’exposition qu’il était en train de monter aux Dominicains de Guebwiller. Il traversait alors une période difficile de sa création, à mi-chemin de la série Rouge et en route pour autre chose. Cette autre route lui causait des angoisses infinies. Comme souvent, il lui fallait passer par des moments de doutes pénibles. Tout à son projet, il m’avait proposé d’écrire dans l’urgence. Il y avait, arrimées aux grandes arcades de la nef de cette église des Dominicains devenue salle de concert, des grandes toiles où apparaissaient des figures, des silhouettes de femmes, d’hommes en marche et un enfant. Il y avait un accrochage en vis-à-vis comme un écho d’un thème en cours de métamorphose…

Métamorphose que je sentais poindre chez Christophe Hohler. Depuis quelques mois, il cherchait le moyen de dépasser ses thématiques de l’homme en marche sur fond bleu, des figures féminines si appréciées du public de la région rhénane, ses musiciens de jazz. Le mouvement, les couleurs, le jeu avec le support sont autant d’ancrages avec lesquels il joue. Il s’est installé dans son atelier de la vieille synagogue à Hagenthal-le-Bas, non loin de chez lui mais hors de son foyer. Lui qui avait commencé à peindre dans la grange familiale installée en atelier sur trois ou quatre niveaux, s’était brutalement senti à l’étroit après son passage de quelques jours dans la nef des Dominicains. Il a trouvé un autre lieu de culte devenu grange lui aussi. Pendant les longs mois qu’a duré la réhabilitation, il n’a guère pu peindre. C’est là certainement, entre les murs à cimenter et la charpente à recouvrir, dans les projets de peinture remis à plus tard, que s’est produit un phénomène de cristallisation, une manière de métamorphose.

Christophe Hohler, 2006

La série des visages d’hommes en pleine face, bleus et livides, comme assommés par une consommation excessive de télévision est apparue en 2006. Rapides, fugaces, cinq tableaux sitôt peints sitôt partis à Toulouse. Un mouvement balancé hypnotique, un regard vide, abattu troublait le spectateur qui devenait objet de la sidération de l’homme peint. Puis, en 2006, lors d’une répétition de Claire Guerrier, metteuse en scène underground Christophe Hohler a photographié une performeuse, Cecilia Bertoni, en pleine répétition. Soudain, il y eut là aussi un phénomène de cristallisation entre le geste non esthétisé de la performeuse et la trace peinte que l’artiste allait sortir de la toile. Il y eut alors, depuis 2006, une lente mais nourrissante réflexion sur la place du peintre dans la sphère culturelle contemporaine, sur la place de l’artiste dans la société, sur l’ambivalence extrême qu’il y a à vouloir continuer coûte que coûte de peindre et à tra-duire ses réflexions picturales sur le cheminement de la toile, tout en cherchant à s’inscrire dans un monde de l’art contemporain en perpétuelles mutations.

Il aime écouter les personnes qui traversent son atelier, il n’oublie jamais le privilège inoui qu’il possède, celui de vivre de son art. « Certes, on vit dans une cellule, on raconte une histoire personnelle, mais en même temps on fait de l’histoire. Chaque artiste a l’obligation de réfléchir sur le passé, sur sa transmission de l’histoire. »

Les toiles sont grandes désormais à l’échelle de la synagogue, et beaucoup plus imposantes lorsqu’elles quittent l’atelier. Le format s’est déployé. Les figures se sont isolées les unes des autres. Souvent il y a une toile, une figure, un fond avec la peinture qui s’écrase à la surface de la toile.

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Les personnages sont éclairés d’une lumière violente qui vient du sol ou qui se réfléchit sur la flaque d’eau. Les figures se regardent, claquent la surface lisse, s’éclaboussent, comme si elles ne supportaient pas l’immobilité de la vitre aqueuse. Il y a un combat entre la graisse et l’eau, entre l’onctuosité brillante du bitume et la matité de l’acrylique, matité qui se double de la trace crayeuse des pastels secs ou gras écrasés soulignant main ou épaule. Ils jouent avec l’eau, la flaque où se reflète leur image, ils regardent et ne voient rien. Ils rampent, se lèvent, s’accroupissent, tapent dans l’eau. La lumière est inversée, elle vient du sol et elle éclaire par en bas. Il n’y a pas de couleurs, tout vient du bitume qui se délaye dans les blancheurs mates de l’acrylique. Il se moire de tonalités brunes, terre d’ombre, sépia, terre de Sienne, ocres, de valeurs infinies entre le blanc et le noir. Il n’y a qu’un jeu qui devient combat entre le blanc et le noir, la lumière et les ténèbres.

Christophe Hohler, 2006

Tout autre est la scène picturale quand il y a la couleur. C’est un autre langage, souligne Christophe Hohler, il y a une amplitude différente. L’homme aux mains sur la tête, aux bras écartés, semble écrasé sous une lumière blanche dont la provenance jette le trouble. Le torse noir est encadré d’une tache blanche en arrière de la figure. Il y a une alternance binaire de noir et de blanc, presque graphique, très plastique. Cette blancheur aveuglante vient d’exploser à l’instant, on se sait ce qui a provoqué cette déflagration, provient-elle de l’intérieur du personnage, surgit-elle d’une explosion brutale en arrière de la silhouette, est-ce une déflagration ou une révélation, la lumière est-elle intérieure ou extérieure, est-on sur une scène ou dans les abîmes de l’intériorité singulière ? Il est impossible de répondre, de savoir, de comprendre, de connaître…

Christophe Hohler, 2006

Mais ces personnages bougent lentement dans leur gangue de peinture, ils se meuvent et nous émeuvent. Le pendu tourne lentement en un long et doux mouvement balancé. La lumière le caresse, on le devine plus qu’on ne le perçoit, il est flou. Seul son genou est net, seule sa main nous est expliquée par le peintre. Nous sommes en train de regarder un pendu accroché par une corde, un corps lourd en état d’apesanteur, une densité picturale qui nous renvoie à une douleur explosée mais inatteignable et Christophe Hohler a l’audace extrême de nous conter la beauté de la main, du genou comme si rien n’avait plus d’importance. Rien ne devient plus important que de savoir découvrir combien est beau le genou d’un pendu en pleine lumière… Combien brutalement se révèle cette absurdité, cette fascination pour cette lumière, combien tout nous semble dérisoire, futile, fugace, sans épaisseur et sans substance. Il semble tout à coup que la peinture devienne le lieu d’une énigme révélée. Les personnages vivent, bougent, se touchent ou s’isolent mais sans jamais rien percevoir de leur condition humaine dérisoire et fragile, uniquement visible par les jeux de lumières qui les détachent de l’obscurité profonde comme la nuit. Dans les tableaux de Christophe Hohler, les noirs sont profonds et lointains et les blancheurs sont opaques et surgissent au premier plan. Les personnages flottent entre deux eaux, entre le noir et le blanc, entre l’obscurité et la lumière, entre la ligne et la tache, entre le fond et la figure. Construction binaire où surgit le reflet d’une mise en abîme dans la mise en place de l’un ou l’autre des tableaux, d’une nouvelle relation triangulaire entre le peintre, le sujet et le tableau.

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006

Christophe Hohler, 2006